

ment sir Howard comme il cût dit : J'irai passer trois jours à Glasgow. Et de fait, pour lui, les distances n'existaient pas; Delhi ou Glasgow, c'était tout un. Les membres du Comité International n'ont pas oublié non plus ce mot charmant dit par lui en 1904 au moment où prenait fin cette session de Londres dont il avait été l'âme. C'était à un déjeuner offert au Sports Club par le président du Comité. On allait se séparer, se dire adieu. Sir Howard Vincent termina son speech humoristique, eu faisant allusion aux fonctions de préfet de police qu'il avait jadis exercées dans cette même ville de Londres. « Combien je regrette, dit-il, de les avoir abandonnées ; jamais elles ne m'ont plus manqué qu'en ce jour. Car si j'étais encore préfet de police, j'aurais la ressource de vous faire tous arrêter et ainsi vous ne me quitteriez pas ». Et dans ce joli trait d'esprit, il y avait une toute petite pointe d'émotion celte.

Sir Howard Vincent était en effet un ami fidèle et son cœur très chaud, une fois donné, ne se reprenait plus. De tous les groupements si nombreux dont il faisait partie, aucun peut-être ne lui procurait plus d'agrément que *son* Comité International. Le cosmopolitisme de bon aloi qui fait le charme des réunions olympiques lui était encore plus sensible qu'à autres. Il y trouvait toujours un plaisir nouveau et, joyeux, accourait au premier signal. Combien il était sympathique à ses collègues, on ne saurait l'exprimer. Sir Howard est amèrement regretté à l'heure actuelle en beaucoup de lieux et par beaucoup de monde. Sans parler du foyer endeillé où on le pleure, sa mémoire va vivre en bien des cœurs. Mais nulle part, elle ne sera plus fidèlement honorée que parmi ses collègues du Comité International Olympique lorsque, réunis à nouveau, ils dirigeront leurs regards sur la place vide et se rappelleront le bon et franc sourire de leur ami disparu.

UN GYMNASSE... PRESQUE OLYMPIQUE

L'un des plus récents parmi les gymnastes américains toujours si grandioses de proportions et si pratiquement organisés est celui du New-York City College. Cet établissement d'instruction compte

environ quatre mille élèves, C'est dire son importance. Le bâtiment consacré à la culture physique bien qu'encore inachevé, présente une façade monumentale de style neo-gothique. Au rez-de-chaussée se trouve la piscine longue de cent pieds et large de vingt-neuf. Eclairée par de grandes verrières par lesquelles la lumière entre à flots de quatre cotés différents, elle est aménagée avec un luxe simple et de bon goût. Deux galeries superposées en font le tour, l'une pour les nageurs, l'autre pour les spectateurs. Au premier étage se trouvent les salles de comité, trois salles pour le jeu de balle à la main, des vestiaires et des salles de douches. Au second étage, les bureaux du directeur, encore des vestiaires et des douches, une salle de banquet, une chambre d'examen. Enfin les troisième et quatrième étages, sont occupés par le gymnase, hall immense de cent seize pieds sur soixante-sept et qu'encerclé une piste de courses caoutchoutée avec virage relevés. Inutile d'ajouter que ce gymnase est muni des appareils les plus nombreux et les plus perfectionnés.

Le département de la culture physique du New-York City College se divise en quatre branches : inspection médicale — gymnastique hygiénique — direction des sports athlétiques — cours et enseignement techniques. Il est à remarquer qu'en dehors de ces cours, toute leçon collective est précédée d'une brève explication orale de cinq minutes environ dans laquelle on expose scientifiquement à l'élève le mécanisme et l'utilité des mouvements qu'il va exécuter. Les élèves sont divisés en classes, et chaque classe en escouades de cinq dont « quatre hommes et un *leader* ». Il y a là un nouvel exemple de la tendance à militariser la gymnastique qui, bien qu'en légère décroissance aux Etats-Unis, s'y manifeste encore avec beaucoup de force.

Tel est ce beau gymnase que nous nous permettons de qualifier de *presque* olympique. Presque — car s'il est orienté dans la bonne voie, le pas décisif reste à franchir. Quand donc, reprenant la noble tradition des ancêtres, se décidera-t-on à recourir aux préceptes architecturaux que leur avait dictés leur sens impeccable de la beauté, à apprendre aux jeunes générations à ne plus séparer ce qui doit rester uni, puissance musculaire, harmonie des formes aspiratives de l'esprit, émotions de la pensée et du cœur, à appeler franchement à la rescousse les lettres et les arts. Ce jour luira certes — et luira bientôt ; toutes les forces cachées qui travaillent les masses sociales y tendent de façon évidente. Mais la

nation qui saura la première ouvrir la voie et relier l'avenir à l'impérissable passé acquerra de ce chef une gloire éminente.

VERS LA CHEVALERIE

« Ils ne traitent aucune affaire publique ni particulière sans être armés ; mais nul Germain ne porte les armes que la cité ne *l'en ait reconnu capable*. Alors un des chefs ou le père du jeune homme ou un de ses parents le décore en pleine assemblée de la framée et du bouclier. C'est là sa robe virile; ce sont là ses premiers honneurs ; auparavant il était membre d'une famille, il devient membre de l'État. Une naissance illustre ou les services éclatants d'un père donnent à quelques-uns le rang de prince dès la plus tendre jeunesse ; les autres s'attachent à des chefs dans la force de l'âge et dès longtemps éprouvés; et ce rôle de compagnon n'a rien dont on rougisse. Il a même ses distinctions réglées sur l'estime du prince dont on forme la suite. Il existe entre les compagnons une émulation singulière à qui tiendra la première place auprès de son prince, entre les princes à qui aura plus de compagnons et les plus courageux. C'est la dignité, c'est la puissance d'être toujours entouré d'une jeunesse nombreuse et choisie; c'est un ornement dans la paix, un rempart dans la guerre. Et celui qui se distingue par le nombre et la bravoure de son escorte devient glorieux et renommé, non seulement dans sa patrie mais encore dans les cités voisines ».

Ces lignes de Tacite résument par avance toute la chevalerie. L'institution pourra évoluer, se compliquer, de civique devenir purement militaire et de militaire quasi religieuse ; elle pourra se corrompre et tomber en décadence; son principe essentiel n'en demeurera pas moins identique ; ce sera toujours la remise solennelle des armes viriles au jeune homme, une préparation et une sorte d'examen. Notons que le service militaire tel qu'il est organisé parmi les nations modernes, et tel aussi que le connurent bon nombre de nations anciennes, diffère totalement de la chevalerie. On procède aujourd'hui comme hier à des levées d'hommes dont aucun effort préalable n'est réclamé. Il ne leur est demandé